

IV. 5. FAIRE CROIRE POUR METTRE FIN A UN MONDE : L'EXECUTION, LA CHUTE

Etude de textes 6 : lettre 143 de la Présidente de Tourvel à Mme de Rosemonde, lettre 145 de la Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont, lettre 174 du Chevalier de Danceny à Mme de Rosemonde

Enjeux : Etudier les révélations qui entraînent les morts physiques et mondaines à la manière des tragédies classiques, les lumières jetées sur les actions des libertins plongent les victimes dans les ténèbres.

Questions préparatoires : Montrer et comparer l'effondrement du monde (système de valeurs et représentations) de chacun des personnages. Comment sont créés les effets tragiques ? Quelles conclusions peut-on tirer sur le danger des liaisons, le rôle des lettres et du roman épistolaire ?

Prolongements : Hamlet, *Shakespeare* (I, 4 / V, 2) et Lorenzaccio, les similitudes d'un jeune homme idéaliste voué à l'étude condamné à venger son père et mettre fin à la corruption du royaume / la folie de Mme Tourvel (L 161), monologues d'Hamlet et de Lorenzaccio.

Introduction et situation du passage : « *C'est la brouille de ces deux scélérats qui amène les dénouements.* » Baudelaire

Les manipulations de Mme de Tourvel, Cécile et Danceny ont réussi, elles ont abouti aux multiples liaisons charnelles (Valmont-Tourvel, Valmont-Cécile, Danceny-Merteuil), la chute des victimes était déjà actée dans le projet du couple libertin. La lettre de rupture écrite par la Marquise est transmise à la Présidente : « *On s'ennuie de tout, mon ange, c'est une loi de la Nature ; ce n'est pas ma faute.(...) Adieu, mon ange, je t'ai prise avec plaisir, je te quitte sans regret : je te reviendrai peut-être. Ainsi va le monde. Ce n'est pas ma faute.* » (L141 de la Marquise au Vicomte de Valmont, p 400). Danceny apprend par une lettre de Valmont qu'il a été « *indignement joué* » : « *vous ne craignez pas de vous en vanter, de vous en applaudir. J'ai vu la preuve de votre trahison écrite de votre main. J'avoue que mon cœur en a été navré, et que j'ai ressenti quelque honte d'avoir autant aidé moi-même à l'odieux abus que vous avez fait de mon aveugle confiance : pourtant je ne vous envie pas ce honteux avantage* » (L162, de Danceny à Valmont, p 441), Après une dernière lettre inquiète à Danceny (L156) qui restera sans réponse, Cécile s'enferme au Couvent, sans vouloir donner à sa mère les raisons de sa conduite. Toutes les victimes sont exécutées mais parmi ces victimes se trouvent Valmont lui-même.

Problématique : Comment la désillusion des victimes s'effectue-t-elle dans la mort de l'innocence ? Etude comparée L143, 145, 174

I) **La fin d'un monde :** « *Something is rotten in the state of Denmark / Il y a quelque chose de pourri au royaume du Danemark* », Hamlet, I,4

- La Présidente de Tourvel, femme raisonnable et vertueuse, épouse tranquille d'un mariage arrangé, a définitivement renoncé à l'illusion du bonheur par la satisfaction du désir et l'épanouissement du sentiment amoureux pour ne voir qu'un chemin funeste. Est-ce une illusion que doit abandonner le siècle des Lumières ? Le voile de l'aveuglement que revêt toute passion amoureuse est levé (cf cristallisation stendhalienne), l'abandon du libertin ne semble qu'avoir accéléré à outrance un processus temporel naturel (le libertin est lui-même prématurément vieilli), pour accéder à cette vérité que l'on trouve sous la plume de tous les moralistes : *Le voile est déchiré, Madame, sur lequel était peinte l'illusion de mon bonheur. La funeste vérité m'éclaire, et ne me laisse voir qu'une mort assurée et prochaine, dont la route m'est tracée entre la honte et le remords. Je la suivrai..., je chérirai mes tourments s'ils abrègent mon existence. Je vous envoie la lettre que j'ai reçue hier ; je n'y joindrai aucune réflexion, elle les porte avec elle. Ce n'est plus le temps de se plaindre, il n'y a plus qu'à souffrir. Ce n'est pas de pitié dont j'ai besoin, c'est de force.* » (L143, p 402).
- A son tour, Valmont est désillusionné, victime de sa vanité, l'exécution a été facile pour la Marquise. Le lecteur comprend alors pourquoi elle s'est amusée à le provoquer constamment dans ses lettres, c'était une manière de le mener plus sûrement à ses fins, et, sans le savoir, à la mort de son complice (elle-même est victime de son orgueil) : « *Oui, vicomte, vous aimez beaucoup madame de Tourvel, et même vous l'aimez encore ; vous l'aimez comme un fou ; mais parce que je m'amusais à vous en faire honte, vous l'avez bravement sacrifiée. Vous en auriez sacrifié mille, plutôt que de souffrir une plaisanterie. Où nous conduit pourtant la vanité ! Le sage a bien raison, quand il dit qu'elle est l'ennemie du bonheur. ! Où en seriez-vous à présent, si je n'avais voulu que vous faire une malice ? Mais je suis incapable de tromper, vous le savez bien ; et dussiez-vous, à mon tour, me réduire au désespoir et au couvent, j'en cours les risques, et je me rends à mon vainqueur.* » (L 145, p 406) C'est l'analyse qu'en a fait Baudelaire dans ses notes : « *Car Valmont est surtout un vaniteux. Il est d'ailleurs généreux, toutes les fois qu'il ne s'agit pas des femmes et de sa gloire. (...) Valmont est dupe. Il dit à sa mort qu'il regrette la Tourvel, et de l'avoir sacrifiée. Il ne l'a sacrifiée qu'à son Dieu, à sa vanité, à sa gloire, et la Merteuil le lui dit même crûment, après avoir obtenu ce sacrifice* ».
- A la lecture des lettres de Cécile, qui ont bien évolué depuis le début du recueil, allant de l'embarras à comprendre et la maladresse à parler du monde environnant à son amie Sophie Carnay, aux contaminations langagières et de pensées des libertins qui l'ont formée (voire ont dicté ses lettres), Danceny voit s'effondrer le monde de la candeur, de la spontanéité du naturel, de l'authenticité et la joie du sentiment amoureux : « *Le paquet que j'ai l'honneur de vous adresser contient toutes les lettres de Mademoiselle de Volanges. Si vous les lisez, vous ne verrez peut-être pas sans étonnement qu'on puisse réunir tant d'ingénuité et tant de perfidie. C'est, au moins, ce qui m'a le plus frappé dans la dernière lecture que je viens d'en faire.* » (L 174, p 467). Il y a bien quelque chose de pourri dans le cœur de l'homme (vanité et orgueil) et dans la

société (paraître vs être, condamnation et abandon) qui permet une telle corruption de l'ingénue, et de la tendre dévote.

II) Les ténèbres, le silence et l'oubli : « *La détestable humanité se fait un enfer préparatoire.* », Baudelaire

La chute de l'homme, du paradis perdu de l'enfance et de l'innocence, sur la scène mondaine, est irrémédiable et irréversible. Baudelaire voyait en la Présidente et la Marquise, une Eve touchante et une Eve satanique, la victoire du vice sur la vertu crée un enfer sur terre, il n'est plus nécessaire d'attendre celui de l'au-delà. Les victimes de ces exécutions ne se relèveront pas, leurs adieux sont significatifs, ce sont des adieux au monde de l'innocence et au monde tel qu'il est, ils vont chercher, après l'éclat mondain, l'obscurité d'une vie ténébreuse.

- Après avoir sombré dans le silence et l'asthénie, Mme de Tourvel évoque à plusieurs reprises les ténèbres dans leurs connotations religieuse et profane, notamment dans la lettre écrite sous l'empire de la folie, dont on ne sait à qui elle s'adresse tellement elle démultiplie les destinataires, se dédouble elle-même et perçoit des hallucinations sensorielles (folie d'Oreste), pour retomber dans le silence stérile d'un cœur déjà à moitié mort : « *Recevez, Madame, le seul adieu que je ferai, et exaucez ma dernière prière ; c'est de me laisser à mon sort, de m'oublier entièrement, de ne plus me compter sur la terre. (...) Quand les blessures sont mortelles, tout secours devient inhumain. Tout autre sentiment m'est étranger, que celui du désespoir. Rien ne peut plus me convenir, que la nuit profonde où je vais ensevelir ma honte. J'y pleurerai mes fautes, si je puis pleurer encore ! car depuis hier, je n'ai pas versé une larme. Mon cœur flétri n'en fournit plus.* » L 143.

- Comme le dit si bien la Marquise, l'obstacle invincible au désir de Valmont est créé par lui-même - on peut y voir une métaphore de la quête incessante du libertinage -, et la vanité de Valmont a fait de lui un instrument idéal de la volonté de sa complice. La dévastation est complète car elle fait s'effondrer à la fois la personne du vicomte, envahi par un sentiment de regret et de désespoir, mais elle fait s'effondrer dans le même temps, tout son système de principes et de règles, qui faisaient sa combativité, sa pulsion de vie : « *C'est dommage qu'avec tant de talent pour les projets, vous en ayez si peu pour l'exécution ; et que par une seule démarche inconsiderée, vous ayez mis vous-même un obstacle invincible à ce que vous désirez le plus. / Quoi ! vous aviez l'idée de renouer, et vous avez pu écrire ma lettre ! Vous m'avez donc crue bien gauche à mon tour ! Ah ! croyez-moi, vicomte, quand une femme frappe dans le cœur d'une autre, elle manque rarement de trouver l'endroit sensible, et la blessure est incurable. Tandis que je frappais celle-ci, ou plutôt que je dirigeais vos coups, je n'ai pas oublié que cette femme était*

ma rivale, que vous l'aviez trouvée un moment préférable à moi, et qu'enfin, vous m'aviez placée au-dessous d'elle. » L 145

- Danceny, si lyrique et sentimental, n'aura pas l'indulgence du marquis des Arcis (histoire de Madame de la Pommeraye, *Jacques le fataliste*, Diderot), ni la persévérance sublime de Saint-Preux, véritable amant de Julie, atterré par la perversité du stratagème libertin, par le passage sans transition, presque aléatoire (hasard des « circonstances »), de la délicatesse des sentiments à la dépravation : « *Non, je n'ai plus d'amour. Je ne conserve rien d'un sentiment si indignement trahi ; et ce n'est pas lui qui me fait chercher à justifier mademoiselle de Volanges. Mais cependant, ce cœur si simple, ce caractère si doux et si facile, ne se seraient-ils pas portés au bien, plus aisément encore qu'ils ne se sont laissés entraîner vers le mal ? Quelle autre jeune personne, sortant de même du couvent, sans expérience et presque sans idées, et ne portant dans le monde, comme il arrive presque toujours alors qu'une égale ignorance du bien et du mal, quelle jeune personne, dis-je, aurait pu résister davantage à de si coupables artifices ? Ah ! pour être indulgent, il suffit de réfléchir à combien de circonstances indépendantes de nous, tient l'alternative effrayante de la délicatesse ou de la dépravation de nos sentiments. Vous me rendiez donc justice, madame, en pensant que les torts de mademoiselle de Volanges, que j'ai sentis bien vivement, ne m'inspirent pourtant aucune idée de vengeance. C'est bien assez d'être obligé de renoncer à l'aimer ; il m'en coûterait trop de la haïr. / Je n'ai eu besoin d'aucune réflexion pour désirer que tout ce qui la concerne & qui pourrait lui nuire, restât à jamais ignoré de tout le monde.» L 145*

Cela pose de nouveau le problème de l'éducation, sinon par les mentors, directeurs de conscience, du moins par les livres.

III) De l'utilité de la littérature et fin de la correspondance : « Tous les livres sont immoraux », Baudelaire

L'oubli, l'exil et le silence, tentent de mettre fin à la fréquentation d'un monde corrompu et dangereux dans sa sociabilité, qui ne change guère à la fin du livre, pour épargner son cœur et son âme : « *je pars pour Malte ; j'irai y faire avec plaisir, et y garder religieusement des vœux qui me sépareront d'un monde dont, jeune encore, j'ai déjà eu tant à me plaindre ; j'irai enfin chercher à perdre, sous un ciel étranger, l'idée de tant d'horreurs accumulées et dont le souvenir ne pourrait qu'attrister et flétrir mon âme* ». Mme de Tourvel met fin à toute correspondance : « *Adieu, Madame. Ne me répondez point. J'ai fait le serment sur cette lettre cruelle de n'en plus recevoir aucune.* » L 143. Et Mme de Merteuil s'illusionne à son tour sur son invincibilité, se sera l'ultime victime : « *Adieu, vicomte ; malgré mes querelles, mes malices et mes reproches, je vous aime toujours beaucoup, et je me prépare à vous le prouver.* » L 145. Le lecteur, les jeunes personnes à

éduquer, à édifier dans la vertu, doivent-ils entretenir des liaisons dangereuses similaires, côtoyant, le temps d'un livre, les méchants de la réalité par le biais de la fiction, ou rompre tout commerce avec ces sortes de livres ?

Dernier clin d'oeil du Rédacteur au lecteur : « *loin de conseiller cette lecture à la jeunesse, il me paraît très important d'éloigner d'elle toutes celles de ce genre. L'époque où celle-ci peut cesser d'être dangereuse et devenir utile, me paraît avoir été très bien saisie, pour son sexe, par une bonne mère, qui non seulement a de l'esprit, mais qui a du bon esprit. « Je croirais », me disait-elle après avoir lu le manuscrit de cette correspondance, « rendre un vrai service à ma fille, en lui donnant ce livre le jour de son mariage. » Si toutes les mères de famille en pensent ainsi, je me féliciterai éternellement de l'avoir publié. »*

Conclusion :

Le roman, *Les Liaisons dangereuses*, comme la tragédie classique ou les traités de morale, éclaire, d'une lumière violente et crue, la vérité profonde et mouvante des sentiments, les passions mobiles qui animent les comportements, mais cette vérité garde sa part de mystères tus et d'horreurs vécues qui s'évanouissent, pour un temps dans l'obscurité, comme les germes latents de la peste de Camus, et qui néanmoins se renforcent des conditions extérieures et circonstances favorables pour reparaître à la lumière, s'incarnant de nouveau dans un corps malade, contaminé et contaminant. De même que la guerre était considérée par de nombreux philosophes comme la maladie du corps social, la guerre que mènent les libertins entre eux et avec leurs victimes est représentative de la maladie morale du corps social, malade de ses propres vices, mis au goût du jour.

Prolongements : Hamlet, *Shakespeare* (III, 1), monologues de Lorenzaccio, la folie de Mme Tourvel (lettre 161)

Hamlet, acte III, scène 1

1 To be, or not to be, that is the question,
Whether 'tis nobler in the mind to suffer
The slings and arrows of outrageous fortune,
Or to take arms against the sea of troubles,
5 And by opposing, end them. To die, to sleep—
No more, and by a sleep to say we end
The heart-ache, and the thousand natural shocks
That flesh is heir to; 'tis a consummation
Devoutly to be wished to die to sleep !
10 To sleep, perchance to dream, ay there's the rub,
For in that sleep of death what dreams may come

When we have shuffled off this mortal coil
Must give us pause—there's the respect
That makes calamity of so long life :
15 For who would bear the whips and scorns of time,
Th'oppressor's wrong, the proud man's contumely,
The pangs of disprized love, the law's delay,
The insolence of office, and the spurns
That patient merit of th'unworthy takes,
20 When he himself might his quietus make
With a bare bodkin; who would fardels bear,
To grunt and sweat under a weary life,
But that the dread of something after death,
The undiscovered country, from whose bourn
25 No traveller returns, puzzles the will,
And makes us rather bear those ills we have,
Than fly to others that we know not of ?
Thus conscience does make cowards of us all,
And thus the native hue a resolution
30 Is sicklied o'er with the pale cast of thought,
And enterprises of great pitch and moment
With this regard their currents turn awry,
And lose the name of action.... Soft you now,
The fair Ophelia—Nymph, in thy orisons
35 Be all my sins remembered.

Traduction Yves Bonnefoy (1962)

Etre ou n'être pas. C'est la question.
Est-il plus noble pour une âme de souffrir
Les flèches et les coups d'une atroce fortune,
Ou de prendre les armes contre une mer de troubles
Et de leur faire front, et d'y mettre fin ? Mourir, dormir,
Rien de plus; oh, penser qu'un sommeil peut finir
La souffrance du cœur et les mille blessures
Qui sont le lot de la chair; oui, c'est un dénouement
Ardemment désirable ! mourir, dormir
— Dormir, rêver peut-être. Ah, c'est l'obstacle !
Car l'anxiété des rêves qui viendront

Dans ce sommeil des morts, quand nous aurons
Repoussé loin de nous le tumulte de vivre,
Est là pour retenir, c'est la pensée
Qui fait que le malheur a si longue vie.
Qui en effet supporterait le fouet du siècle,
L'injure du tyran, les mépris de l'orgueil.
L'angoisse dans l'amour bafoué, la lente loi
Et la morgue des gens en place, rebuffades
Que le mérite doit souffrir des êtres vils,
Alors qu'il peut se délivrer lui-même
D'un simple coup de poignard ?
Qui voudrait ces fardeaux,
Et gémir et suer sous l'épuisante vie,
Si la terreur de quelque chose après la mort,
Ce pays inconnu dont nul voyageur
N'a repassé la frontière, ne troublait
Notre dessein, nous faisant préférer
Les maux que nous avons à d'autres obscurs.
Ainsi la réflexion fait de nous des lâches,
Les natives chaleurs de la décision
S'affaiblissent dans l'ombre de la pensée,
Et des projets d'une haute volée
Sur cette idée se brisent et viennent perdre
Leur nom même d'action...Mais taisons-nous,
Voici la belle Ophélie.Nymphe, dans tes prières,
Souviens-toi de tous mes péchés.